

Questions sociales : trottoirs et compartiments de non-fumeurs

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 6

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191524>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Le trône et le berceau.

Sous ce titre, l'*Echo de la semaine* (Réd. en chef, M. Victor Tissot), publie sur le petit roi d'Espagne, de spirituelles réflexions auxquelles nous empruntons quelques passages :

« Le roi d'Espagne, en pleine convalescence, a redemandé ses jouets, bu son bouillon, mangé sans indigestion ses croquettes de viande et souri à sa petite mère. Et Sa Majesté Marie-Christine a eu plus de joie de ce sourire que de la cérémonie de l'Atocha, qui d'une princesse de vingt ans fit une reine.

L'Espagne entière s'était associée à la douleur de la régente. Positivement, elle souffrait des souffrances endurées par cette mère admirable, qui ne se coucha ni jour, ni nuit, tant que le danger menaçait son fils. Elle avait d'abord essayé de combiner son rôle de mère et son rôle de reine ; elle présidait des conseils de ministres, tout en préparant pour le malade des tisanes que ce petit tyran n'acceptait que dans sa main. Il fallait opter ; elle n'hésita pas : advenue que pourrait de la politique ! elle fut toute à la mère.

Elle n'eut ni repos ni trêve. Elle veillait le petit être, le disputant à la mort rôdeuse, priait, pleurait, épiant dans ses yeux un éclair où ranimer son espérance. Elle faisait envoyer aux enfants pauvres des jouets, pour qu'ils intercédassent, dans leurs prières, en faveur du sien. Elle trouvait des mots câlins, que l'entourage ne comprenait pas. Elle l'appelait *buby*, son petit ; un terme allemand, de dialecte viennois, voulant dire « petit enfant ».

Maintenant tout danger est conjuré. Cette chaude alarme n'aura pas nui aux intérêts de la monarchie, au contraire. Les partis hostiles ont senti combien est précaire le pouvoir qui tient dans les petites mains d'un enfant. Ils ont promis de faire trêve aux divisions. C'est le plus sage, s'ils veulent que règne l'être frère que la mort vient d'effleurer.

Et, en somme, c'est leur envie. Ils se sentent une sympathie de braves gens pour ce rejeton maladif. Ils lui font fête

dans les rues. Lui, ne se trouble pas. Il était curieux de voir, lors de la fête des félibres, ce minuscule bonhomme se lever dans la voiture et aux bravos de son peuple répondre fièrement en frappant des mains.

Il ne sait pas encore que l'Espagne est à lui, mais il a déjà des petits airs de grandeur. Voyez-vous ça ! Pendant une cérémonie, à Barcelone, on l'avait placé sur un trône ; ses sœurs étaient à ses pieds, Marie-Christine près de lui. On lui avait recommandé d'être sage. Une heure et demie, il resta assis gravement, encouragé d'un geste par sa mère, quand lui venait une idée de son âge, comme par exemple l'envie de marcher à quatre pattes. A la fin cependant, il n'y tint plus ; au milieu d'un silence profond, Sa Majesté, ennuyée décidément, prononça, tout haut : *A bajar...* (descendre). Et elle alla reprendre sa place naturelle sur les genoux de sa maman...

Le récit de ces incidents si humains défraie les conversations là-bas, et les républicains sont les premiers à y prendre plaisir. Ils le trouvent adorable, en somme, leur monarque. Ils pensent que les petits rois, c'est comme les petits fauves, et ils soupirent : « Comme ce serait charmant s'ils ne grandissaient pas ! »

Le même journal, dont le dernier numéro contient de charmantes choses, donne cet amusant colloque, sur le

CONFLIT ANGLO-PORTUGAIS.

(En Afrique. A gauche, une forêt ; à droite, un désert avec des palmiers çà et là. Un Anglais et un Portugais arrivent en même temps.)

L'ANGLAIS. — Beau pays ! beautiful ! très grand. (*Il tire un drapeau de sa poche et le plante sur le sol.*) J'en prends possession au nom de l'Angleterre.

LE PORTUGAIS (*examinant le paysage*). — On sera très bien ici. (*Il tire un drapeau portugais.*)

L'ANGLAIS (*l'apercevant*). — Qu'est-ce que vous faites ?

LE PORTUGAIS. — Vous voyez, je prends possession.

L'ANGLAIS. — Vous rigolez, sir, je suppose ? Ce pays appartient à l'Angleterre.

LE PORTUGAIS (*étonné*). — Allons donc ! Depuis quand ?

L'ANGLAIS. — Depuis cinq minutes.

LE PORTUGAIS (*très courtois*). — Mille pardons, j'ignorais. Je vais aller plus loin.

L'ANGLAIS (*l'arrêtant*). — Inutile, gentleman. Plus loin, ça appartient aussi à l'Angleterre.

LE PORTUGAIS. — Je vais aller encore plus loin, alors.

L'ANGLAIS. — Je le défends à vous. Tout le pays est retenu...

LE PORTUGAIS. — Toute l'Afrique est retenue ?

L'ANGLAIS. — Toute.

LE PORTUGAIS. — Ce n'est pas gentil. Où voulez-vous que j'aille ?

L'ANGLAIS. — Allez en Portugal. Le Portugal n'appartient pas encore à l'Angleterre.

LE PORTUGAIS. — Vous m'embêtez, à la fin ! je reste.

L'ANGLAIS (*sortant un revolver*). — Si vous ne partez pas tout de suite, vous êtes mort !...

LE PORTUGAIS (*se fouillant*). — Sapristi ! j'ai oublié mon revolver. Sans ça !...

L'ANGLAIS (*sentencieusement*). — Il ne fallait jamais oublier son revolver.

Questions sociales.

Trottoirs et compartiments de non-fumeurs.

On prétend avec raison que la question sociale est difficile à résoudre, que les patrons et les ouvriers, perchés les uns sur le Cervin, les autres sur le Combin de leurs prétentions ne sauraient, sans déroger, se rapprocher les uns des autres, et patati et patata, chacun s'efforçant d'attirer à soi la plus grosse part de la pluie qui tombe et du soleil qui éclaire.

Mais nous avouons franchement que la question des trottoirs nous agite et nous passionne tout autant à l'occasion.

Toute à moi, la couverture ! Pas un traître brin à mon voisin. Je suis sur le trottoir, lui aussi, eh bien, — qu'il descende !

Et pourtant, sur cette question brûlante, il serait facile de s'entendre.

Un règlement de police astreint les

voituriers à se ranger du côté *droit* de la route; pourquoi nous, qui trottons bravement à *pied*, n'obligerions-nous pas messieurs nos souliers à en faire autant? Le côté droit d'un trottoir n'est pas très difficile à trouver, et si la rue a le bonheur d'en posséder deux, — deux vrais, — celui de droite est tout aussi bon à suivre que celui de gauche.

Ici une parenthèse: laissons aux dames et aux petits enfants le haut du pavé, qu'il soit à droite ou à gauche, si nous voulons être polis, ce qui n'est pas obligatoire par le temps qui court.

De cette façon, Charybde sera tourné. Mais, hélas! nous n'aurons pas pour cela évité Scylla!

Si vous m'en croyez, mesdames, ne voyagez qu'en compartiment de fumeur, et voici pourquoi, — je vous le dis en confiance: les fumeurs les plus intraitables sont ceux qui se glissent dans les compartiments de non-fumeurs. Là, armés de l'invincible droit que leur donnent leur pipe, leur force et l'absence du contrôleur, ils vous enfumeront toute vivantes. Et si, par hasard, quelque employé du train fait une observation, ils répondront avec désinvolture que *leur pipe était allumée, mais qu'ils ne fumaient pas!*

Le nuage bleu qui flotte dans l'atmosphère lourde du wagon, le parfum plus ou moins délicat qui le remplit, ne sont pas des preuves du contraire, attendu que de l'autre côté de la porte et des fenêtres, pourtant hermétiquement closes, il y a des cigares et une locomotive, causes de tout le mal! comme l'âne dans les animaux malades de la peste.

Et n'essayez pas de formuler une timide objection, le fumeur, — j'entends celui qui fume dans les compartiments défendus, — n'a d'ordre à recevoir de personne, de personne, vous entendez!.. Et gare à vos oreilles si vous n'avez pas retenu votre langue!

Cependant, il reste quelque chose à faire. Quand vous serez de retour à la maison, si Monsieur votre mari, — qui fume sans doute aussi, — se plaint que votre chapeau et votre manteau sentent le tabac, dites-lui ceci:

— Mon ami, je t'en prie, écris à la compagnie des chemins de fer d'ajouter à la défense de fumer une petite amende, s'il te plaît!

En toute justice, la moitié du produit des amendes pourrait être destinée aux contrôleurs. Et voilà comment Scylla serait évité!

X. Y. Z.

Pauvres petits!

Il faisait froid! La bise s'engouffrait dans les rues, soufflant àprement au visage des gens qui fuyaient, les mains dans le manchon ou dans les poches. Seuls devant la

vitrine d'une marchande de fleurs, deux bambins se tenaient arrêtés. Le plus grand pouvait avoir sept ans, le petit trois. Le nez tout rouge, frissonnant sous des habits percés, ils se donnaient la main.

— Allons vers la maman, disait l'aîné. Y fait froid! Viens!

Mais le cadet n'obéissait pas et résistait à la traction fraternelle, tout en baragouinant des mots impossibles.

— Viens, Charlot, reprenait le plus grand, la maman nous donnera une beurrée et des confitures. On ira voir aussi le magasin où y a plein de beaux jouets. Tu sais le cheval qui se balance avec une plume rouge, et le char qu'on peut y atteler!

Malgré toutes ces promesses, l'enfant ne bougeait pas.

— Et le magasin de bonbons, au coin de la rue! Y en a tout plein aussi! On nous en donnera. You! You! des gâteaux et des affaires où y a de la crème dessus. Et les cosaques qui font comme les pistolets quand on les tire. Viens! La dame nous en donnera pour sûr!

Le minuscule bonhomme regimbait.

— Veux pas! Maman! Petite sœur! Et il pleurait, en montrant, de sa menotte gelée, un objet dans la vitrine. Son compagnon reprit:

— Viens! la maman grondera. Y fait froid! qu'on s'y sent déjà plus le bout des doigts!

Et de fait la bise semblait redoubler de rage et enveloppait les deux pauvres transis.

— Viens, Charlot. Je t'y donnerai des affaires! Tu sais le beau portrait où y a un soldat tout rouge et puis les deux bobines que j'y ai arrangé des canons!

Mais l'entêté répondait invariablement: « Veux pas! La fleur! Maman! Nono! »

— Et, — continuait l'infortuné garçon d'une voix toujours plus persuasive, — une trompette qu'un monsieur m'a donné, avec un cordon rouge qu'on y met autour du cou. C'est toi que tu la porteras comme un militaire!

Le petit semblait hésiter. — Et puis un sabre avec son ceinturon, reprit le tentateur. Un sabre en fer qu'on peut y sortir de son fourreau! C'est toi que tu y porteras aussi. On fera au soldat. Tout le monde y regardera Charlot. Qu'on y dira, c'est un beau soldat! Un soldat pour de vrai! Qu'il a une trompette, un sabre!

L'enfant dit: « Non... la fleur! »

— Un fusil! un fusil qui tire pour de bon! Tout ça pour Charlot! Viens!

— Non, pas venir! La fleur!

Alors, tout à fait désespéré, l'aîné essaya d'entraîner le mioche, mais celui-ci poussa des cris si perçants qu'il dut y renoncer et que ne sachant plus que faire il fondit en larmes.

Depuis quelques instants déjà, j'écoutais la conversation de ces petits malheureux. J'intervins.

— Pourquoi pleures-tu, mon garçon?

Et d'une voix coupée par les sanglots:

— Charlot veut pas y venir à la maison et j'ai froid.

— Pourquoi ne veux-tu pas, mon chéri, aller avec ton frère? Tu attraperas des gros bobos en restant là.

— Maman! La fleur! Nono!

— Qu'est-ce qu'il dit?

— Y veut prendre la fleur pour mettre coucher la petite sœur qu'on a trouvée hier au jardin.

Je regardai dans la vitrine au milieu des bouquets et des vases de toute espèce. Une orchidée exotique balançait sa grande fleur horizontale, semblable à un sabot. Charlot voulait en faire un berceau pour sa sœur.

Petits! Petits! soyez bénis, vous dont l'innocence nous réconcilie avec ce monde intrigant, rusé et faux! Vous qui nous faites oublier l'égoïsme des hommes et mettez dans le brouillard de nos cœurs un rayon de soleil!

HERMANN CHAPPUIS.

La marmite aux arlequins.

On nous raconte une amusante anecdote au sujet d'un de nos jeunes compatriotes fraîchement débarqué à Paris.

Parmi les industries de tout genre de la grande capitale, il en est des plus étranges, témoin le commerce des viandes cuites, restes des tables des grandes maisons, et vulgairement appelées *arlequins*. Chaque matin, les marchands d'*arlequins*, traînant une petite voiture fermée, s'en vont faire leur tournée dans les cuisines des maisons avec lesquelles ils ont un contrat, pour recueillir les dessertes de table des ministères, des ambassades, des restaurants, des hôtels, etc. Et tous les restes des repas de la veille sont jetés pêle-mêle dans la voiture et ainsi amenés au sous-sol des Halles.

Là, chaque marchand fait le triage de cette macédoine de légumes, de viandes, de poissons, où sont mélangés des fragments de vol-au-vent, des ris de veau, des couennes de lard, des carcasses de volailles, des intérieurs de homards, des sections de charlotte russe, etc. Dans ce travail d'épuration, le tout *paré*, arrangé sur des assiettes, et mis en étalage pour la vente, s'enlève très rapidement; il est rare qu'un marchand de *cuites*, — c'est le nom qu'on leur donne, — n'ait fini sa journée vers midi ou une heure.

Pour trois sous, le consommateur peut venir chercher son repas; et il ne faut pas croire qu'il n'y ait que des indigents qui viennent s'alimenter à cette cuisine. Bien des gens aisés, mais économes à l'excès, font là secrètement leurs provisions. — Les petites rentières y viennent aussi chercher pour leur *toutou* ou leur *minet* favori une pâtée aussi succulente que peu coûteuse.

L'industrie des marchands de *cuites* en a créé une autre, celle de la marmite aux *arlequins*, qu'on rencontre aussi dans le quartier des Halles. La marmite aux arlequins est un grand chaudron installé sur un réchaud, où flottent et mijotent, dans un bouillon douteux, une certaine quantité de débris de viandes recueillis comme ceux dont nous venons de parler.